

Sophie Redouly

# **Des Cadavres sur les planches**

dégageait son pied me donna la nausée. Je me redressai légèrement et observai les effets du produit que je venais de lui administrer. La cage thoracique de Sara se souleva trois fois, puis demeura immobile. La vie s'était échappée de cette femme, ne laissant ici-bas qu'un gros corps atone et déjà cireux.

Une vague de plaisir m'envahit. Je venais de commettre le meurtre parfait au milieu d'une foule estivale, juste à côté des mythiques Planches.

Je rangeai ma seringue dans ma sacoche et en ressortis un verre à liqueur et une bouteille entamée de Limoncello non empoisonnée. Je remplis le verre et le glissai entre les doigts boudinés de Sara. Je fouillai son sac de plage et en sortis son téléphone.

Grâce à mon mini-condensateur, je supprimai toutes traces de nos contacts sur le disque interne de son téléphone ainsi que sur sa carte SIM. J'inspirai profondément, me délectant de cet instant. Une sensation d'invincibilité me submergea. Je saisis ma sacoche et la fourrai dans mon grand sac de plage. Je ne devais plus m'attarder. De nouveaux frissons me traversèrent le corps pendant que je revêtais mon maillot de bain. Après une dernière inspection de la tente de plage, j'écartai les rideaux de toile, et me dirigeai d'un bon pas vers la mer, acclamé par les cris des mouettes et des enfants.

# Vendredi 13 août

## 8 h 30, Villers-sur-Mer

Le soleil parvenait à filtrer entre les interstices du papier noir qui recouvrait la fenêtre de l'atelier. Une collection de couteaux était impeccablement alignée sur les trois étagères qui couraient le long du mur nord. Les lames étincelaient sous la lumière des spots du plafond.

Assis devant une lourde table de chêne, l'homme était en train de lustrer sa lame préférée, une damassée du XVI<sup>e</sup> siècle. Son tranchant était encore exceptionnel.

Une légère odeur de rance régnait dans la pièce. Le silence fut rompu par une sonnerie de téléphone. L'homme se leva, prit le téléphone dans la poche intérieure de son blouson de toile bleu ciel qui était suspendu sur le dossier d'une chaise et décrocha. Il ne dit que quelques mots et raccrocha rageusement. Ses masséters se serrèrent. Il respira profondément, puis en l'espace d'un éclair, attrapa un couteau à grande lame courbe sur l'étagère et transperça sa victime allongée sur le billot de bois de trois coups précis. À aucun moment la lame ne vint toucher l'os. Son entraînement intensif portait ses fruits. Les blessures étaient nettes, millimétrées, magnifiques, le tranchant du couteau irréprochable. La pénétration des tissus s'était faite sans à-coup. Il laissa l'afflux d'adrénaline s'écouler doucement dans ses vaisseaux. Déjà son cœur avait retrouvé son rythme normal.

Il était devenu plus rapide et plus vif. Il prit l'appareil photo et fit plusieurs clichés des plaies. Puis il écrivit quelques notes dans un grand cahier relié qu'il glissa dans un tiroir secret sous le grand plateau de la table. Il se retourna vers le billot,

Doumé pénétra dans la salle de consultation en regardant droit devant lui. L'homme referma la porte, regagna son bureau et s'assit avec difficulté dans un grand fauteuil en cuir.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Qu'est-ce qui vous amène, jeune homme ?

Doumé était resté debout, ne pouvant détacher son regard du visage du médecin.

Devant le silence de son patient, le médecin leva les yeux sur lui et commença à le dévisager.

— Bonjour, tu ne me reconnais même plus ! Tu m'as vraiment effacé de ta vie ? dit Doumé d'une voix blanche. Il serra les poings et fit gonfler ses masséters, essayant de contenir le flot de colère qui bouillait en lui.

— Mon Dieu ! étouffa le médecin, les yeux écarquillés. Dominique ! C'est bien toi ? Que t'est-il arrivé ?

— Il est bien tard pour t'en inquiéter, non ? Tu aurais dû le faire il y a dix ans, quand ta poufiasse me martyrisait !

— Je ne te permets pas de parler d'Ophélie de cette façon !

— Ce n'est qu'une poufiasse et tu n'as jamais voulu savoir quels sévices elle nous infligeait ! dit Doumé en regardant son père droit dans les yeux.

Il soutint son regard et continua d'une voix qu'il essayait de maîtriser :

— Mais je ne suis pas là pour ça.

— Ta sœur a des ennuis ?

Doumé soupira et contracta les mâchoires. Il s'était juré qu'il garderait son sang-froid, qu'il ne parlerait pas du passé, que ce qui comptait aujourd'hui c'était sa mère : il ne lui restait que quelques semaines à vivre. Doumé mit ses deux mains sur le bureau et y prit appui :

— Il est un peu tard pour te préoccuper de nous, non ? C'était il y a dix ans qu'il fallait le faire ! répéta-t-il.

Il rapprocha son visage de celui du médecin.

— Tu vois aujourd’hui le résultat de ton inconséquence ! Mais non, ce n’est pas de ta faute, tu as eu un coup de foudre, hein ! Comment n’as-tu pas pu voir que cette fille était machiavélique ! Elle t’a manipulé, dominé, détruit puis jeté comme une espèce d’ordure que tu es ! Maman t’avait pourtant mis en garde ! Pourquoi ne l’as-tu pas écoutée ? Non, tu n’écoutais que ta pétasse ! Cette salope qui nous torturait et que tu défendais ! Comment as-tu pu nous abandonner à ce point !

— Ce n’est pas moi qui vous ai abandonnés, c’est votre mère !

— TU as abandonné maman pour ta poufiasse ! Maman nous a laissés avec toi au début pour ne pas nous montrer à quel point tu venais de la détruire. Mais tu étais tellement aveuglé par ta princesse que tu n’as pas vu, toi, ce que cette salope nous faisait subir.

Doumé parlait d’une voix sourde mais déjà, ses mains tremblaient. Les jointures de ses phalanges devinrent blanches tant il serrait le bord du bureau.

— Vous étiez juste jaloux, vous ne saviez pas quoi inventer pour la faire passer pour une méchante, répondit enfin le médecin d’une voix basse.

— Jaloux ? Tu crois toujours à sa version des faits ? Qu’on ne supportait pas le fait que notre père était juste fou amoureux d’elle ! Regarde, ouvre enfin les yeux sur ton erreur, j’en porte encore des marques ! dit Doumé en baissant son pantalon et en montrant ses fesses mutilées.

Un éclair traversa les yeux bleus du médecin. En découvrant les cicatrices bien visibles sur la peau claire de son fils, son visage devint livide. Doumé remonta rapidement son pantalon et continua en se retournant vers son père qui s’était renversé dans son fauteuil, les yeux brillants.

— On était jaloux et dirigés par une maman furieuse qui ne voulait que du mal à ta pauvre petite pétasse ! Et tu l’as crue, ton

faire fuir les pensées qui s'agitaient sous son crâne. Qu'avait-il espéré en venant voir son père ? Qu'il aurait pu s'appuyer sur lui pour l'aider à surmonter la fin de vie de sa mère ? Richard les avait abandonnés pour une jeune égocentrique. Ce n'était qu'un lâche. Il ne pourrait jamais rien pour eux.

Doumé démarra sa petite Alfa Roméo et partit plein gaz.

Le docteur Richard Kurt regarda s'éloigner son fils. Il aurait tant voulu le toucher mais quelque chose le paralysait. Il était sous le choc. Le souvenir du petit Dominique, avec son visage d'ange, ses yeux rieurs, ne correspondait plus à la réalité.

Le médecin retourna s'asseoir derrière son bureau sans prendre la peine de refermer toutes les portes. Il attrapa les deux cadres en argent qui étaient posés sur son bureau, près de son ordonnancier, ces deux petits cadres que Doumé n'avait pas remarqués. Ils contenaient deux photos en noir et blanc que Richard quittait rarement des yeux tout au long de la journée, deux photos d'une époque où ils avaient été si heureux. Sur le premier cliché, il serrait Kelly contre lui, Doumé et Manu posant fièrement de chaque côté d'un de leurs chevaux qui venait de gagner une belle course sur l'hippodrome de Deauville. La deuxième montrait Kelly, seule, riant aux éclats sur une plage de Corse. Comme Kelly était belle lorsqu'elle riait. Il rapprocha les cadres de son visage.

— Comment pourras-tu jamais me pardonner ? Comment as-tu fait pour m'aimer autant ?

Il posa les cadres sur son bureau, sortit une bouteille de whisky de son tiroir et but le liquide doré à même le goulot. La chaleur de l'alcool se répandit dans son corps et il avait hâte qu'elle vienne envelopper son cœur et son cerveau de son nébuleux cocon.

En roulant à vive allure sur les petites routes de campagne du Pays d'Auge, Emmanuelle réfléchissait encore à la façon d'aborder son père, Richard Kurt. Il était important qu'il sache que son ex-femme, Kelly, ne voulait pas poursuivre son traitement contre le cancer qui la rongait depuis plusieurs mois. Emmanuelle avait aussi besoin de son soutien en tant que père et médecin. Elle espérait qu'il serait à peu près lucide quand elle arriverait à son cabinet. Elle ne connaissait que trop bien le penchant illimité de son père pour la bouteille. Elle soupira longuement en pensant au gâchis de leur vie. Richard avait été un médecin renommé à cette époque où la vie était si merveilleuse.

Perdue dans ses pensées, Emmanuelle remarqua à peine la petite voiture rouge qu'elle croisa à vive allure.

La jeune femme gara son véhicule sur la place du centre du village, à proximité du cabinet médical de son père, à peine à quelques centimètres de l'endroit où son frère avait stationné quelques minutes auparavant. Elle vérifia son maquillage dans le rétroviseur et sortit de sa voiture. Elle secoua la tête pour placer ses longs cheveux bruns derrière ses épaules. Elle aperçut alors la porte ouverte du cabinet. Elle allongea le pas. De la musique lui parvenait; en arrivant sur le seuil de la porte, elle reconnut la mélodie des chants grégoriens. La salle d'attente était vide. La porte de la salle de consultation était elle aussi ouverte. La musique venait de là. Manu referma la porte donnant sur l'extérieur et se dirigea lentement vers la salle de consultation. Dans quel état serait son père? Habituellement, lorsque le docteur Kurt écoutait des chants grégoriens de l'abbaye de Solesmes, c'est qu'il avait ingurgité de nombreux verres de whisky. Et l'alcool ne rend pas forcément aimable!

— Papa? Tu es là? demanda-t-elle.

À quelques pas de la porte, elle aperçut un tabouret renversé sur le sol, entouré d'une multitude d'éclats de verre. Elle se précipita dans la pièce.

Le téléphone de la jeune fille se mit à sonner. Manu décrocha et Richard vit la mine de sa fille s'assombrir de plus en plus. Elle raccrocha et se leva.

— Il faut que je parte, c'est urgent. Mais je reviendrai. Prends soin de toi.

Richard fit quelques pas en se tenant au mur et sortit du débarras. Emmanuelle le suivit en jetant un œil terrifié sur la pièce de vie de son père. S'appuyant contre son bureau, le médecin se retourna et essaya de plonger dans le regard bleu nuit de sa fille.

— Je te promets que je vais m'occuper d'elle !

— Ne promets plus, agis ! Il faut vraiment que je me sauve, fit Emmanuelle.

— Ne t'inquiète pas pour moi...

— À bientôt.

Sa fille avait à peine refermé la porte de la salle de consultation que Richard se laissa tomber dans son fauteuil. Il se frotta le visage et poussa un grand cri. Il fallait qu'il agisse à présent, qu'il sorte enfin de ce corps de lâche.

# Vendredi 13 août

## 12 h 30, Deauville

Roze était enfin en vacances. Il venait de finir de déjeuner avec sa sœur Pauline, et avait envie de flâner aux courses hippiques pendant que Pauline, monitrice de voile, retournait à son travail. Roze, surnommé Primerose, était lieutenant de police à Laval en Mayenne, et son fidèle coéquipier, Sanchez, plus connu sous le nom de HS, avait lui aussi pris une semaine de vacances avec sa nouvelle famille. Sanchez, la cinquantaine bedonnante, était remarié avec la jeune Sabrina dont il avait eu des jumeaux, âgés maintenant de 2 ans. Tandis que Roze allait profiter de la nouvelle petite maison de sa sœur sur la plage de Deauville, la famille Sanchez avait choisi les joies du camping en louant un mobile-home au camping de Cabourg. Roze sourit à l'idée que son équipier rentrerait fatigué et exténué. À lui de se reposer pour pouvoir soutenir son collègue à son retour.

Roze regardait Pauline s'éloigner d'un pas aérien. Ses belles boucles blanchies par le sel et le soleil sautaient et lançaient de beaux éclats à chaque pas. Le lieutenant aimait beaucoup sa sœur et il regrettait de ne pas lui consacrer plus de temps. Son travail et ses enquêtes l'accaparaient. Il secoua la tête. Il s'était promis de ne pas penser au boulot du week-end. Aussi se dirigea-t-il d'un bon pas vers le champ de courses.

Le lieutenant longea l'enceinte de l'hippodrome le long de la rue Letellier puis plongea sous la voûte feuillue de l'allée menant au parking. L'ombre des arbres apportait une fraîcheur agréable en cette chaude journée. Une douce odeur de cheval, de crottins et de cuir graissé parvenait des écuries situées

— Bonjour mon ange ! Mon frère vient d'arriver et j'ai déjeuné avec lui ce midi. C'est pour ça que je n'ai pas eu le temps de bien me rincer.

— Tu sais que le sel irrite fortement la peau, si je te masse, je risque de te brûler...

— Mon corps entier brûle déjà à chaque fois que je te vois !

— Viens par-là petite sirène, il ne faut pas plaisanter avec ta blessure ; tu risques de garder des séquelles sinon. Et ce serait dommage de ne plus pouvoir me prendre dans tes bras, non ?

— Je me rends ! dit Pauline dans un éclat de rire.

— Je te débarbouille de tout ce sel et je commence tout de suite tes élongations.

Pauline adorait Doumé. Elle avait eu un véritable coup de foudre la première fois qu'elle l'avait vu. Elle s'était déchiré un muscle de l'épaule lors d'une régates début juillet. Les trois premières séances avec son kiné habituel avaient été horribles. Aussi, lorsque la secrétaire lui avait annoncé en s'excusant que la quatrième séance serait faite par un jeune remplaçant, elle s'attendait au pire. Au contraire, ce fut un délice. Doumé avait un toucher absolument divin, doux et précis, ferme sans être douloureux. De vrais doigts de fée. Il avait de fins cheveux blonds dont une grande mèche masquait en partie ses yeux d'un bleu très clair, presque transparent. Son regard dégageait beaucoup de douceur mais aussi une intense tristesse. Pauline s'installa sur la table de soins et confia son épaule aux doigts experts du kiné.

# Vendredi 13 août

## 15 heures, hippodrome

Les chevaux de la troisième course venaient de passer le poteau d'arrivée. Les tribunes s'agitèrent. Les parieurs les plus chanceux allaient toucher leurs gains aux guichets, les entraîneurs partaient récupérer leur cheval et écouter les impressions des jockeys. Les chevaux, blancs d'écume, les naseaux dilatés, rentraient du champ de courses pour se rendre au pesage. Roze pouvait presque deviner l'ordre d'arrivée à l'expression du visage des jockeys. Il se laissa emmener par la foule. Puis il se fraya un chemin jusqu'au rond de pesage. Les chevaux avaient été dessellés, la sueur leur coulait sur tout le corps. Dix minutes plus tard, les participants de la course suivante s'engageaient déjà sur la piste du rond de présentation. Primerose essaya alors d'atteindre les barrières qui délimitaient l'enceinte pour observer de près les athlètes qui arrivaient. La foule était dense. Les entraîneurs et les propriétaires rejoignaient le centre du rond pour y attendre leur jockey. Un léger mouvement de foule fit trébucher Roze qui se rattrapa de justesse à la poignée d'un fauteuil roulant.

— Excusez-moi, je suis confus. Je ne vous ai pas fait mal ? s'enquit-il auprès de la femme assise dans le fauteuil.

Elle avait de magnifiques yeux bleus dont la couleur était mise en valeur par le fin lainage indigo qui la drapait. Elle était extrêmement mince et un cathéter scotché sur sa main gauche fit deviner la raison de cette maigreur au lieutenant. Elle leva sa main droite d'un geste lent et dit d'une voix faible :

— Ce n'est rien.

Ils rirent de bon cœur un long moment. Le carillon de la cuisine sonna un coup.

— Mon Dieu ! fit Pauline en se levant. Il est 20h30 ! Nous allons être en retard au restaurant !

— On les appelle pour les prévenir ?

— Oui ! Ils risquent de refiler notre table, ils sont complets en ce moment.

— Je les appelle, ils ne sauront résister à mon charme légendaire !

— Plutôt à ton autorité inflexible ! fit la jeune femme en pouffant.

— C'est curieux, c'est la deuxième fois que l'on me dit ça aujourd'hui !

— Va falloir aller voir un psy !

— Va donc t'habiller, pendant que je téléphone.

— Tu ne te changes pas ?

— Si, mais je pense que j'ai moins de boulot que toi pour être présentable.

Un coussin vola. Roze ayant prévu l'attaque, esquiva l'OVI (Objet Volant Identifié) et sortit son téléphone.

— Comment s'appelle le restaurant ?

— Les Trois Mages ! Et pas de blague douteuse s'il te plaît !

Roze ramassa le coussin et le renvoya à son expéditeur.

— Allez, ouste, tu devrais être prête ! Ne faisons pas attendre Melchior et Balthazar !

— Tu oublies Gaspard !

Roze téléphona au restaurant et fit la grimace. Le maître d'hôtel était confus, il leur avait réservé une table pour le lendemain. Le lieutenant fit un autre numéro et raccrocha avec un sourire.

— Changement de programme petite sœur : je t'emmène manger un plateau de fruits de mer au Normandy, dîner aux chandelles en terrasse.

— Et les Trois Mages ?

— C'est pour demain, avec une table sur la plage ou presque ! Ils se sont trompés de jour.

— Mouais, ils n'ont pas intérêt à nous dire la même chose demain.

— Allez, viens ! J'adore l'ambiance du Normandy. La Belle Époque...

— Très bien Hercule Poirot. Ce soir, je serai le capitaine Hasting !

— Vraiment ? Je te verrais plutôt en miss Oliver !

— Pourquoi pas en miss Marple pendant que tu y es !

— Dépêche-toi, je meurs de faim.

Il avait failli ne pas la reconnaître. Elle lui apparaissait comme une femme plus que banale aujourd'hui. Aucune classe. Les bretelles d'un soutien-gorge rouge dépassaient de son débardeur orange qu'elle portait avec un pantalon kaki. Un pull marron était noué à la taille. Elle avait attaché en une queue de cheval ses cheveux frisés. Son regard était dur et les traits de son visage qui s'affaissaient déjà un peu, donnaient à sa bouche une vilaine moue. L'ensemble de son corps s'était épaissi, surtout ses jambes. Comment avait-il pu tomber amoureux de cette fille ? Que s'était-il donc passé dans son esprit ? Quel rêve avait-il voulu vivre ? Un vrai cauchemar plutôt ! Il serra fortement son volant et respira profondément. Sa décision était prise, il allait enfin agir.

### **14 h 45, La Marina**

— J'apprécie beaucoup que tu aies pu te libérer, fit Doumé.

— Mon frère ne m'en voudra pas. Allez ! Attrape ce bout, on file au large !

Doumé regardait Pauline manœuvrer son bateau avec une grande dextérité. Elle venait de franchir les dernières digues et se lançait à l'assaut du large. Le regard du jeune homme s'arrêta quelques instants sur ses jolies jambes musclées puis remonta vers son visage. Pauline souriait, elle semblait si heureuse. Ils ne se connaissaient que depuis quelques semaines mais Doumé sentait qu'au fond de lui quelque chose avait changé, une lueur était apparue, un espoir qui le faisait lentement remonter à la surface. La vitalité et la joie de vivre de Pauline étaient communicatives. Il ne fallait pas qu'il passe à côté.

Ses mains se mirent brusquement à trembler et il eut la nausée.

Pauline qui le surveillait du coin de l'œil aperçut tout de suite le changement de son teint. Elle réduisit la voilure et se précipita vers le jeune homme.

— Alors, les anges n'ont pas le pied marin ? fit-elle taquine. Elle lui prit la main. Les tremblements ne cessaient pas.

— Pauline, je dois te dire...

— Viens près de moi, ce n'est pas grave, dit-elle d'une voix douce. Je suis désolée, je n'aurais pas dû te secouer de cette façon, c'est stupide de ma part.

Elle l'attira contre elle pour le cajoler. Doumé se laissa faire. Il resta tout contre elle de longues minutes, bercé par le roulis du bateau et le bruit des vagues contre la coque.

— Pauline, il faut que je t'avoue un de mes côtés noirs, dit-il enfin en se retournant pour la regarder droit dans les yeux.

— Je ne suis peut-être pas la personne que tu crois, je suis loin d'être un ange, poursuivit-il.

Elle lui sourit, lui souleva la grande mèche blonde qui lui masquait la moitié du visage.

— Je suis là pour t'aider, dit-elle simplement.

— Tu sais que...

Le jeune homme se tortilla.

— Je veux être franc avec toi, continua-t-il. Je me sens si bien avec toi. Pour la première fois depuis très longtemps, je me surprends à penser à l'avenir. Aussi, je veux que tu me connaisses vraiment avant qu'on n'aille plus loin... au risque de te perdre.

Pauline le serra un peu plus contre elle.

— Voilà, je ne suis qu'un faible, je n'arrive pas à chasser mes démons seul...

Doumé s'écarta de la jeune femme et se pencha pour attraper son pied droit. Il écarta ses orteils. De nombreuses traces anciennes d'injections marquaient sa peau. Pauline posa doucement sa main sur la sienne.

— Pfff! Fais le malin! Tu verras quand tu auras mon âge!

— Faire du camping, c'est très tendance, une union parfaite avec la nature, le retour aux sources.

— Ouais, la queue aux sanitaires, les ronflements des voisins, les hurlements des enfants... Le vrai paradis! Allez, je préfère tes vacances, tiens, santé! fit HS voulant se redresser pour attraper son verre.

Il poussa un gémissement et se laissa retomber sur les cousins du canapé. Primerose se leva et lui donna sa flûte.

— À nous!

HS but deux gorgées du breuvage frais et pétillant avant de reprendre la parole :

— Hum! J'adore! Mieux que n'importe quel médicament! fit HS en regardant la course ascendante des bulles qui filaient dans son verre.

— Qu'as-tu fait subir à ton dos?

— Tu sais que j'ai horreur des vacances, les jumeaux à supporter 24 heures sur 24, dans un espace restreint. J'ai chopé un lumbago en voulant soulever un des petits qui était tombé et crac, coincé! Du coup, kiné tous les jours depuis mardi. Il m'a véritablement sauvé, je ne pouvais plus bouger du tout, un vrai pro. Là-dessus, je me suis collé une rage de dents hier soir. Je sors de chez le dentiste.

— Tu as trouvé un dentiste un samedi après-midi? Chapeau!

— C'est la sœur de mon kiné qui m'a fait une faveur. Tu verrais la nana! Rien qu'à la regarder, tu n'as plus mal nulle part!

— Tss! Tss! C'est pour ça que tu es tout raide?

— T'inquiète pas! Je ne touche plus aux jeunettes! J'ai assez de Sabrina et des jumeaux. Je peux t'assurer que je porte ma croix chaque minute qui passe. Et toi, ta sœur t'a laissé tomber? Faut dire que son pote a des doigts en or!

À la mine de son coéquipier, HS réalisa qu'il avait commis une gaffe.

— Tu es allé aux courses ? voulut enchaîner Sanchez.

— Hep ! Hep ! Pauline a un petit copain ? Tu es au courant et pas moi ?

HS était écarlate. Pauline lui avait rendu un fier service en lui présentant Doumé et voilà qu'il avait fait une grosse bourde.

— Petit copain, tu vas vite en besogne, j'ai dit un bon pote !

— Et pourquoi et comment as-tu fait pour contacter ma sœur ?

— Oh ! C'est un interrogatoire ? Tu n'es pas corse, non ?

— Tu veux que je te montre mon couteau ? C'est un Ceccaldi ! répondit Roze avec un sourire.

HS se détendit. Roze ne semblait plus fâché.

— J'ai croisé Pauline sur le marché mardi matin. Elle m'a reconnu et est venue gentiment prendre de mes nouvelles. Elle est bien élevée, elle, dit-il en agitant son verre vide.

Roze fit signe au serveur. Sanchez fut exaucé immédiatement. Il but une gorgée avant de continuer.

— Elle a vu que j'avais un lumbago et m'a conseillé son kiné qui lui a permis de continuer à travailler malgré sa luxation de l'épaule.

— Luxation ? Elle m'a dit que ce n'était qu'une simple contracture !

— Tu sais, moi, les termes médicaux. Ma mère n'est pas une spécialiste en macchabées !

— Tu viens à Deauville tous les jours ?

— Non, Doumé exerce aussi à Cabourg, c'est ça qui était cool ! C'est un vrai champion côté massage !

— Hum. Doumé... Et sa sœur travaille aussi par ici ?

— Elle fait des remplacements pendant les vacances, sinon elle est sur Caen. Elle s'occupe beaucoup de leur maman qui est gravement malade.

rouges garnissaient les portes de boxes sur la droite. Des poulains étaient sortis de leur box pour se présenter à d'éventuels acquéreurs.

Roze se fraya un passage jusqu'aux barrières qui entouraient le rond de présentation des yearlings placé juste devant le grand bâtiment circulaire. Une foule nombreuse et hétéroclite se pressait pour admirer les plus beaux spécimens de la race des pur-sang anglais. Une dizaine de poulains marchaient d'un bon pas dans le rond, secouant parfois la tête. Leur robe lustrée brillait au soleil. Des plaques numérotées étaient attachées à leur licol en cuir orné de boucles en laiton. Leur numéro était aussi reporté sur un macaron collé sur leur croupe. Les haut-parleurs diffusaient l'abolement continu des enchères. Les chiffres atteints étaient en moyenne largement au-dessus des revenus d'un fonctionnaire de police ! C'était le premier jour des ventes, la journée des ventes de sélection, où la crème des yearlings allait se disputer le Top Price.

Le sas de sortie s'ouvrit, libérant un poulain gris, les veines saillantes, les yeux exorbités par la peur. À la vue de ses congénères, le poulain sembla se calmer tout en continuant de trotter. Son lad lui parlait doucement.

On devinait l'animal sur le qui-vive, prêt à bondir au moindre signal. Le duo sortit du rond de présentation toujours en trottinant, pour se diriger vers la cour Pégase. Roze leur emboîta le pas. En arrivant près du pôle des vétérinaires, Roze surprit un échange houleux entre un jeune homme à tête d'ampoule et une femme d'une cinquantaine d'années, brune aux cheveux courts. Elle brandissait des clichés radiographiques en le traitant d'escroc et de menteur. Le jeune homme voulut saisir les films noirs mais la femme s'y opposa. Elle tourna les talons, serrant fermement ses clichés et s'engouffra d'un pas rapide dans l'étroit passage qui menait à la cour B. Roze pouvait lire sur les traits du jeune homme qu'il avait une grande envie de rattraper la femme brune pour lui prendre les clichés mais

l'altercation avait alerté de nombreuses personnes alentour et il se trouvait donc le centre de tous les regards. Roze attendit quelques instants. Tête d'ampoule haussa les épaules d'un air faussement désinvolte, sortit son téléphone et tourna le dos à Roze. Le lieutenant l'observa encore quelques secondes puis chercha du regard le yearling gris qu'il avait suivi depuis le ring. Il le retrouva dans la cour Pégase. Un photographe le mitraillait et demandait à un couple de s'approcher plus près de l'animal. L'homme, de taille imposante, dans un élégant costume gris anthracite, observait son achat d'un air satisfait tout en tirant sur un gros cigare. Sa jeune femme, drapée dans une vaporeuse robe de soie rose pâle, sautillait joyeusement autour du poulain sans oser le toucher. Roze porta son attention sur la droite : un poulain de robe foncée portant le numéro 181 ne voulait visiblement pas réintégrer son box. La palefrenière, une jeune femme d'une vingtaine d'années avec un visage couvert de taches de rousseur lui parlait doucement. Le yearling ne voulait rien savoir, se cabrant et ruant. Deux autres membres du haras se mirent derrière le poulain pour essayer de l'encadrer. Mais l'animal leur montrait sa croupe et leur lançait ses postérieurs. Une quatrième personne approcha avec un pulvérisateur d'eau à la main. Le poulain fut surpris et, au bout de trois pulvérisations, se précipita dans son box pour se mettre à l'abri de l'attaque de ce prédateur invisible !

Roze s'approcha doucement du box de l'animal récalcitrant et regarda par la porte entrebâillée : la palefrenière essayait de calmer son poulain. Elle lui caressa difficilement le chanfrein puis défit le mousqueton de la longe. Elle sortit sans tourner le dos au cheval et ferma la porte. Elle le regarda un long moment à travers la grille. Le poulain fit mine de la charger, les oreilles couchées, la bouche ouverte, les dents bien visibles. La jeune femme rabattit le volet du haut et le fixa sur la grille pour le maintenir entrouvert de 20 cm. Roze aperçut la jeune fille en pleurs. Lorsque leurs regards se croisèrent,

franchit un portail. Il pensait sortir de l'enceinte des ventes mais il se retrouva dans une rue qui avait été fermée à la circulation. De nombreux camions à chevaux étaient garés sur sa droite. Sur sa gauche, à 150 m, il aperçut une rue passante. La sortie devait être de ce côté. Le long du trottoir de gauche s'alignaient plusieurs véhicules arborant un caducée rose et blanc. Tous contenaient des caisses chargées de médicaments. Le dernier avait la portière du conducteur ouverte. Un homme en polo blanc, les cheveux châtain très fins en sortit. Roze reconnut Tête d'ampoule. Le véto ferma sa voiture, se dirigeant vers le lieutenant. Il ne lui adressa pas un regard en le croisant. Le policier le vit ensuite tourner vers la gauche pour pénétrer dans la cour C. Roze mémorisa le nom de la clinique vétérinaire ainsi que le numéro de téléphone inscrits sur les côtés de la camionnette. À la hauteur du véhicule, Roze se pencha pour examiner le caducée. Ce dernier avait glissé tout en bas du pare-brise. Le nom du vétérinaire était masqué mais avec toutes les informations écrites sur le véhicule, il ne serait pas compliqué de le trouver. Roze continua son chemin, passa une barrière provisoire, salua le gardien qui lisait un journal et se retrouva sur l'avenue Hocquart-de-Turtot. La circulation était très dense, surtout en direction du centre-ville. Roze n'était pas un adepte de l'aromathérapie à base de gaz d'échappement aussi bifurqua-t-il vers l'hippodrome. Il dépassa sur sa gauche le parking réservé aux propriétaires et jockeys et entra sur le champ de courses. Peut-être reverrait-il la belle Emmanuelle ?

Après son accrochage avec Tête d'ampoule, Armelle se dirigea d'un pas rapide vers le ring des ventes. Armelle Lecerc était éleveur de pur-sang. Depuis l'achat par l'écurie Makestars d'un de ses poulains, Armelle avait noté de nombreux faits étranges de la part de cette nouvelle écurie

de course. Elle voulait en parler avec Arnaud, un des sélectionneurs de l'agence des ventes en qui elle avait entièrement confiance. Mais les enchères battaient leur plein et elle ne voulait pas le déranger en plein travail. Elle avait besoin d'un remontant pour analyser tout ce sac de nœuds. Elle se réfugia dans le bar panoramique qui dominait la salle des ventes. Elle sirotait un gin fizz bien frais lorsqu'un homme en costume cravate vint la tirer de ses pensées.

— Bonjour, je peux ? dit-il en prenant une chaise et s'asseyant à sa table.

— Je sais que les temps sont durs, continua-t-il devant l'élèveuse stupéfaite. Mais je souhaiterais que ce ne soit pas une raison pour essayer de tirer profit de n'importe quel fait divers. Je vous prierai donc de cesser d'importuner mes amis de la cour P. Je sais que vous avez un poulain qui passe mardi et que vous comptez beaucoup dessus. Je peux influencer cette vente dans un sens comme dans un autre.

L'homme aux cheveux blonds mêlés de gris regardait Armelle dans les yeux. Elle ne cilla pas.

— Ce sont des menaces ? dit-elle d'une voix calme sans détourner le regard.

— Voyons, n'employez pas de grands mots, je vous donne juste un conseil.

Il tendit la main vers l'enveloppe de papier kraft au logo de la clinique vétérinaire de Deauville.

Armelle la tira vivement vers elle et la mit sur ses genoux. Un groupe de Japonais accompagnés du maire de la ville entra dans le bar. L'homme à cravate recula sa main et se leva.

— Numéro 394. Il arrive demain matin n'est-ce pas ? On ne sait jamais ce qu'ils peuvent nous inventer, ces poulains. À bientôt.

L'homme alla saluer le maire puis s'éclipsa.

Armelle se sentait cramoisie. Ces menaces lui avaient donné une décharge d'adrénaline. Son cœur battait à tout

Elle dirigeait tout cela avec une poigne de fer dans un gant de velours et en était très fière. Finalement, la maison médicale, c'était elle !

Côté vie privée, c'était un peu moins bien, moins conventionnel disait-elle. Mais pourquoi perdre du temps avec des personnes qui ne savaient pas l'apprécier à sa juste valeur ? Quelques hommes avaient tout plaqué pour elle, mais ce qui avait été grisant au départ, avait perdu toute sa saveur lorsque le quotidien avait pris le dessus. Elle adorait avoir le contrôle sur les gens.

Doumé, pourquoi ce prénom ridicule lui revenait-il sans cesse ? C'était Erwan, non ? Ou peut-être Laurent ? Peu lui importait, c'était de toute évidence, quelqu'un d'insignifiant.

— Viens ma chère Ophélie, on va aller se promener à présent, il serait dommage de ne pas profiter de cette belle soirée d'été ! Je dois dire qu'en ce moment, je suis gâté chère Ophélie. Tu me gâtes ma petite reine ! Deauville regorge de mille bijoux ! Que dis-tu ? Tu as peur d'attraper froid, ne t'inquiètes pas, j'ai prévu un magnifique châle en cachemire pour notre promenade. Les planches de Deauville au mois d'août, c'est si romantique ! J'ai même prévu une petite surprise, quelque chose que tu adores. Mais chut ! Ne perdons plus de temps ! Tu es bien installée ? Non, pas la tête en arrière, tu vas avoir mal aux cervicales ; voilà, je vais te caler la tête avec ce petit coussin. C'est parfait.

Ce ton mielleux agaçait Ophélie. Puis elle vit qu'on la déplaçait. Elle ne sentait rien, ne pouvait émettre aucun son mais entendait et voyait tout ce qui se passait autour d'elle. Elle avait reconnu le hall puis la porte de sortie de sa maison médicale. Pourquoi les secrétaires n'étaient-elles pas là ? Quelles idiotes ! Encore fourrées près de la machine à café ou à roucouler auprès des ambulanciers ! Elle leur collerait un avertissement dès son retour. Même pas fichues de remarquer

que leur patronne se faisait emmener contre son gré par un étranger ! Vraiment stupides !

Dehors, le soleil était encore au-dessus de l'horizon et chargeait le ciel de rose et de mauve. Ils franchirent le seuil de la propriété. Le champ de vision d'Ophélie était très étroit mais elle essayait de se repérer. Au loin, devant elle, se dressait le bâtiment à colombages du magasin Le Printemps. C'était étrange de ne pas pouvoir bouger. Mais il fallait qu'elle se concentre : elle canalisait toute son énergie pour respirer. C'était difficile de ne pas céder à la panique. Des mèches de cheveux se plaquaient devant ses yeux, sautant au gré du vent. C'était très agaçant. L'atmosphère changea. Le bruit du ressac, le cri des mouettes. Elle était près de la plage à présent. Elle sut ensuite qu'ils arrivèrent sur les fameuses planches de Deauville car elle avait du mal à garder une vision correcte tant le fauteuil vibrait. Encore du matériel bas de gamme. Il ne pouvait vraiment rien faire correctement.



## **Samedi 14 août**

### **23 h 30, banlieue de Caen**

Tête d'ampoule raccrocha. La communication qu'il venait d'avoir le rendait furieux. Il ne supportait pas qu'on ose lui reprocher la qualité de son travail. Tout était sous contrôle. Les clichés radiographiques étaient de très haute qualité. Le poulain 181 n'avait aucune lésion, c'est pour cela qu'il avait été choisi en plus de sa ressemblance avec l'autre. La puce d'identification avait été changée et la base de données sanguines du laboratoire de filiation modifiée. Il ne voyait pas comment une élèveuse d'aussi petite envergure allait pouvoir leur poser un problème. Quelles preuves pouvait-elle avoir? C'était ridicule! Il avait le contrôle sur tous les postes clés d'une éventuelle identification. Il secoua la tête. Il fallait juste qu'il se débarrasse de l'autre poulain. Il représentait une trop grande preuve des limites de son nouveau procédé de réparation des articulations. L'intervention avait été un véritable fiasco sur ce poulain de très grande valeur génétique. Le quatrième essai de pose d'implants avait tellement dégénéré que l'articulation était à présent complètement soudée. Ce n'était pas le seul échec mais il n'y a jamais 100 % de réussite en médecine. Certes il avait besoin de plus de temps pour finaliser son procédé mais les Jeux Mondiaux Équestres approchaient et le laboratoire qui voulait lui acheter sa licence lui avait posé un ultimatum au 1<sup>er</sup> octobre. Plusieurs millions d'euros étaient en jeu. Il voulait être le premier à déposer un brevet sur l'exploitation des cellules embryonnaires équines. De plus la Région qui lui avait octroyé une gigantesque subvention

— Je voudrais juste prendre une photo de sa tête, c'est possible? Vous n'aurez pas besoin de le sortir si la lumière est suffisante. Après je me sauve.

Mélanie posa sa brosse près de la porte du box de la pouliche. Elle ferma le battant, repoussa le loquet et se dirigea vers le box du poulain numéro 181. Elle attrapa le licol en cuir fraîchement graissé et ouvrit doucement la porte en appelant le poulain. Celui-ci lui présenta sa croupe. Mélanie le chassa au fond du box avec la longe. Tout en continuant de lui parler, elle réussit à l'attraper pour lui fixer son licol et le ramena vers l'ouverture.

— Toujours aussi aimable! fit Armelle, préparant son appareil photo.

Elle ouvrit un peu plus la porte et pointa son objectif.

— J'ai assez de lumière. Vous pouvez juste lui mettre son toupet sur le côté? J'ai besoin de bien voir son chanfrein. Voilà, parfait! On fixe l'objectif et on ne bouge plus!

Armelle fit une rafale de photos.

— Merci. Vous pouvez le lâcher. Il a l'air de se calmer à présent. Vous avez fait du bon travail.

— Il y a du mieux mais il faut rester méfiant. Il cherche toujours à vous tester.

— Cela ne fait qu'une semaine qu'il est comme ça, n'est-ce pas?

— Oui. Mélanie fit une pause. En fait, je ne l'ai récupéré que depuis huit jours lorsque le lad qui en avait la charge s'est accidenté. Je ne m'étais pas occupée de lui depuis la fin de l'hiver.

— Lorsqu'il avait sauté la barrière.

— Oui, c'est exact, Je n'y pensais plus. C'est l'époque où j'ai eu une promo : j'ai été affectée aux poulinières.

— On s'attache aux poulains. Ils ont tous leur personnalité. Certains se font remarquer tout de suite. J'en avais une qui a joué à la grande dame dès la naissance : elle voulait toujours

marcher devant sa mère, la tête haute, les naseaux au vent. Elle comprenait tout très vite mais nous montrait à chaque fois qu'elle voulait commander !

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle fait une belle carrière de course : elle vient de gagner une Listed-Race et est engagée dans un Groupe 3. On croise les doigts !

— Je vois de quel type de poulain vous parlez. J'en ai eu deux ou trois. Par contre celui-ci, je l'avais surnommé « gros nounours » ! Puissant mais gentil. J'étais chargée des poulains du sevrage aux ventes normalement. Je m'étais occupée de celui-ci pendant presque six mois alors c'est vrai que j'ai été surprise lorsque je l'ai récupéré la semaine dernière.

— Il paraît qu'il n'y a pas mieux qu'un cheval pour nous faire mentir ! Je vous laisse ! Merci encore ! Bonne journée !

Armelle tourna les talons et sortit rapidement de la cour Pégase. Elle avait hâte de visionner ses photos et de les comparer à celles de l'hiver dernier. Elle avait juste le temps de retourner à son hôtel avant l'arrivée de son propre yearling. Le transporteur lui avait dit la veille qu'il serait là vers 8 h 30. Le poulain passait aux ventes le mardi.

Armelle arrivait devant la piscine de son hôtel lorsqu'elle reçut un SMS : l'agence des ventes lui demandait de passer de toute urgence au bureau pour régler certains papiers pour l'admission de son yearling qui venait de débarquer. Le message l'étonna. Son estomac se noua. Elle avait un mauvais pressentiment. Elle fit demi-tour et retourna en courant vers l'enceinte des ventes.

Roze sauta dans le pantalon de toile qu'il avait plié sur la chaise près de la fenêtre avant de se mettre au lit. Il jeta un œil dehors ; un temps estival l'accueillit : ciel bleu et soleil. Il ouvrit sa valise et en retira un tee-shirt blanc qu'il utilisait

— Elle n'est pas abîmée. Encore une fiesta qui a mal tourné, dit-il en soupirant.

Il se retourna vers son collègue :

— Prends la jeep et va les chercher, ils doivent être impatients ! dit le pompier en montrant du doigt les policiers qui venaient vers eux à pied.

Le deuxième pompier monta dans son véhicule et roula vers le groupe de policiers qui marchaient sur la plage.

*Ce dimanche allait être fantastique. Même si j'étais d'astrente, j'allais pouvoir jouir pleinement de mon petit travail de la veille. Vraiment du bon boulot. Encore un meurtre parfait ! Hercule Poirot aurait été fier de moi ! Je m'étirai comme un chat dans mon lit et restai là, à contempler le plafond, laissant mon esprit vagabonder. Les premières victimes étaient passées pour des morts naturelles. Quel pro j'étais ! Un véritable justicier ! Au bout de quelques minutes, je regardai ma montre et sautai hors du lit. 7h15. Ma prochaine victime allait probablement se connecter. Je préparai mon café et allumai mon ordinateur portable. La journée commençait divinement bien, avec du travail en perspective.*

Armelle arriva rapidement devant l'entrée principale de l'enceinte des ventes. Elle salua les vigiles qui lisaient le journal à l'accueil. Elle contourna par la droite le rond de présentation et se dirigea d'un bon pas vers les bureaux des ventes situés au fond de la cour A. Deux hommes de l'équipe d'entretien nettoyaient les vitres de chaque côté de la porte d'accès aux bureaux. Un gros chariot équipé d'un grand sac poubelle noir et de balais bloquait la porte. L'homme qui était à l'intérieur du bâtiment aperçut Armelle et entrebâilla la porte. L'autre poussa alors son chariot et Armelle put

s'engager. Mais l'homme qui se trouvait à l'intérieur se posta devant elle et ne la laissa pas passer. Elle sentit alors qu'on l'empoignait aux épaules. Une douleur aiguë à l'abdomen lui fit baisser les yeux mais il était déjà trop tard. Armelle se sentit plonger vers des abysses dont on ne revenait jamais.

Une jeune femme en civil sauta près de Roze avant même que le pompier n'ait arrêté son véhicule tout-terrain. Petite et légèrement boulotte, ses prunelles bleu marine brillaient d'intelligence sous un carré bien sage. Deux gardiens de la paix en uniforme l'accompagnaient. Ils prirent tout leur temps pour les rejoindre, maugréant sur l'état du terrain et le sort de leurs chaussures.

— Major Mordoc. Alors comme ça vous faites partie de la maison ? Et ma mère c'est la reine d'Angleterre peut-être ? dit-elle sèchement.

Roze lui adressa son plus beau sourire et lui tendit la main.

— Lieutenant Roze, matricule 4345, de l'hôtel de police de Laval, pour vous servir. Je vous suggère d'appeler mon directeur pour confirmer mon identité. Cela ne va pas lui plaire d'être réveillé aussi tôt un dimanche matin mais il vous répondra, soyez-en assurée. Je suis en vacances mais si je peux vous être de quelque utilité n'hésitez pas ! Voici la victime. Nous avons sécurisé le périmètre depuis quarante minutes à présent.

Mordoc s'approcha du tas d'algues et s'accroupit près du corps.

— La mer monte ou descend ?

— Malheureusement, elle a commencé à remonter, répondit Roze.

— Le temps que l'équipe scientifique déboule avec le légiste, elle sera recouverte, soupira Mordoc.

— J'habite tout près, fit le lieutenant. J'ai un bon appareil photo et des tas de sacs plastiques.

Dix minutes plus tard, les deux policiers se retrouvèrent autour de la table d'autopsie. Le technicien finissait d'enlever les longues algues puis déshabilla la victime.

— Nous avons là un beau noyé d'un bleu caractéristique ! commença le légiste en jetant un regard vers Roze. Il souleva une main pour vérifier les ongles. Ils étaient parfaitement manucurés. Pas de traces de violence ni de défense.

— Je peux prendre quelques photos ? demanda Roze avec un sourire.

— C'est votre premier noyé ? dit le légiste d'un ton narquois.

— Vous savez que Laval n'est pas une station balnéaire ; nous n'avons pas la même diversité de cadavres, dit Roze imperturbable.

— Prenez les clichés, fit Mordoc, vous me les mettrez sur une clé USB.

Roze prit plusieurs photographies, surtout à l'ouverture de la trachée et des poumons. Mordoc l'observait intensément. Elle brûlait de lui poser mille questions et avait hâte de sortir de la morgue. C'était un lieu qui lui donnait toujours la nausée. Elle ne supportait pas l'odeur. Même en s'appliquant des couches de Vicks sous les narines, elle avait l'impression que ses capteurs olfactifs restaient imbibés pendant plusieurs jours.

— Je suis formel, fit le légiste en commençant à refermer le corps, c'est une mort par noyade. Je suis sûr que vous trouverez un taux d'alcool important dans ses analyses de sang.

Mordoc rangea méticuleusement les prélèvements dans une glacière. Roze porta à la hauteur de ses yeux un bocal contenant un liquide jaune citron dans lequel flottaient quelques éléments blanchâtres.

— C'est de l'urine ? demanda Mordoc.

— Non, c'est le contenu stomacal, répondit Roze.

— C'est curieux cette couleur.

Image de couverture : © Adobe Stock / vlevelly

Éditions **OUEST-FRANCE**  
Rennes

Éditeur Hervé Chirault  
Coordination éditoriale Isabelle Rousseau  
Conception graphique et mise en page  
Studio graphique des Éditions Ouest-France  
Mise en page Cécile Gibbes  
Photogravure Graph&Ti, Rennes (35)  
Impression Sepec, Péronnas (01)

© 2021, Éditions Ouest-France  
Édilarge SA, Rennes  
ISBN : 978-2-7373-8513-1  
Dépôt légal : mai 2021  
N° d'éditeur : 10608.01.2,5.05.21  
Imprimé en France  
editions.ouest-france.fr